

Le perroquet aztèque

Gérard Cartier

Numéro 154, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cartier, G. (2019). Le perroquet aztèque. *Les écrits*, (154), 13–17.

LE PERROQUET AZTÈQUE

D'outre-tombe

On sait depuis l'anecdote de Pline sur la grive d'Agrippine^[1] que certains oiseaux peuvent prononcer les langues humaines. Dans l'*Austerlitz* de Sebald, le narrateur fait ce rêve étrange :

Un concierge du nom de Bartoloměj Smečka, qui portait sous une vieille redingote fripée de l'armée impériale un gilet de fantaisie à fleurs barré d'une chaîne de montre en or, émergeait d'une sorte de cachot en sous-sol et, après avoir étudié le papier que je lui tendais, haussait les épaules en signe de regret et me disait que la tribu des Aztèques était hélas éteinte depuis de nombreuses années, qu'au mieux survivait encore ici et là un vieux perroquet comprenant encore quelques mots de leur langue^[2].

On reconnaît, surgi du fond du sommeil et accoutré à la Habsbourg, le souvenir d'un célèbre passage des *Mémoires d'outre-tombe*^[3] – à moins que Sebald ne se souvienne des perroquets de l'île tropicale qui, depuis deux siècles et demi, répètent les jurons de François de Hadoque... Il me semble parfois être ce Bartolomé : reclus dans mon cachot, engoncé dans un habit chamarré d'un autre temps (la littérature française), parlant pour moi seul un idiome désuet qui fut celui de Montaigne, de Racine, de Diderot, de Hugo, de Claude Simon. Dans un siècle, peut-être, seule une bande de corbeaux nichant dans les combles d'un théâtre désaffecté, conservé par nostalgie d'une époque désormais aussi étrangère que l'empire romain et le Monomotapa, parlera encore des bribes d'une langue qu'ils se seront transmise de génération en génération, jusqu'à ce que lassé de leurs criailleries un voisin irascible les disperse à coups de fusil et que le français meure avec les derniers êtres vivants qui le parlaient encore. Et c'en sera fini de notre langue, reléguée dans la pénombre des bibliothèques, au rayon des langues mortes, entre le sanscrit et le latin, au milieu de beaucoup d'autres qui vivent encore et auront subi le même sort, qui feront le plaisir des rares érudits qui les comprendront : « Ariane ma sœur de quel amour blessée... » Et de l'extraordinaire Babel de notre monde, de ce foisonnement de voyelles, de tons, de coups de glotte, de soupirs, de claquements de langue, ne resteront qu'une poignée de langues universelles, toutes atrocement contaminées par un anglais que Keats et Shelley ne reconnaîtraient pas.

[1] Pline l'ancien, *Histoire naturelle*, livre X, chap. LIX, trad. Stéphane Schmitt (La Pléiade, p. 493).

[2] W. G. Sebald, *Austerlitz*, trad. Patrick Charbonneau (Babel/Actes Sud, p. 177).

[3] Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, livre VII, chap. 10 (La Pléiade, t. I, p. 250).



« J'éprouve une véritable souffrance à l'idée qu'une langue articulée par les humains puisse un jour disparaître [...] toutes les langues sont menacées. »^[4]

De la disparition

Avec les langues, meurent les civilisations qui les incarnent. Des dix siècles d'Europe latine, que reste-t-il ? Qui lit Notker le Bègue, Gautier de Châtillon, Hildegarde de Bingen ? Que sait-on de la culture de ces époques qu'on dit obscures – plongées dans la nuit de notre ignorance ?

Une langue meurt tous les quinze jours. Certaines par extinction des populations qui la parlaient ; la plupart par assimilation à une culture plus forte, économiquement, militairement ou culturellement. Cet effacement a parfois lieu sous la contrainte, avec un effet d'autant plus radical que la langue n'est pas ou peu écrite. Ainsi des langues indiennes, en Amérique, et en France du breton, victime de la politique d'éradication menée depuis la III^e République dans le cadre de l'école publique – on se souvient du fameux :

... ce qui donne l'occasion de rapporter cette supplique et cette prédiction de l'écrivain breton Anatole Le Braz, au lendemain de la guerre de 14-18 :

[...] le breton est à l'égard du français comme le français à l'égard de l'anglais. Un temps viendra où l'anglais sera la langue mondiale, où le français ne sera que la langue d'un clan humain. Vous, Français, supporteriez-vous donc qu'à ce moment le français ne soit plus enseigné sous le prétexte qu'il sera un obstacle à la mondialisation, à l'universalisation des rapports intellectuels dans l'humanité toute [sic] entière ? L'absurdité d'une telle proposition saute aux yeux pour le français. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour le breton à l'heure actuelle ? Ne tuons pas les langues à l'heure où nous nous appliquons, au lendemain de cette effroyable guerre qui a voulu tout tuer, même l'âme des peuples, à proclamer la sainteté du droit de tous et de chacun^[5].

Mais, le plus souvent, les langues meurent par délaissement. On s'étonne que le latin ait pu si vite et si complètement effacer le gaulois, au point qu'il

[4] Paul Louis Rossi, *Les Variations légendaires* (Flammarion, 2012, pp. 8 et 59).

[5] Yann-Ber Piriou, *Au-delà de la légende... Anatole Le Braz, essai biographique* (Terre de Brume et Presses Universitaires de Rennes, 1999, pp. 268-269).

ne nous en reste qu'une centaine de mots. Cette disparition soudaine n'a pas été imposée par la force. Les Romains s'accommodaient fort bien des cultures des pays qu'ils conquéraient. Elle n'a pas pu se faire sans le consentement des populations, et d'abord des élites. Une langue qui ne dit plus le monde, une langue dont on a honte est perdue. Nous vivons peut-être une époque semblable. À coups de publicités, d'articles et de discours on nous impose des produits, des concepts, une culture, et même des fêtes (Halloween) importés d'Amérique, et avec eux une myriade de mots anglais qui transforment rapidement le français et conduisent à terme à sa chiakisation, c'est-à-dire à son extinction comme langue autonome.

La langue française est ma patrie», notait Camus dans ses *Carnets*. Il est bien le seul, il est bien le dernier patriote de la langue. La mondialisation culturelle – en clair, son hollywoodisation – a eu pour effet, comme le tourisme de masse, de raboter les particularismes, d'affadir les saveurs, de niveler les territoires. Le globiche a miné une langue française qui n'ose même plus se défendre, qui ne traduit plus les mots nouveaux^[6]...

Au pilori

Cette colonisation est à beaucoup insupportable. Les écrivains sont les premiers à s'en indigner. Le français leur est bien plus qu'un outil de travail : un second corps, à la fois sensible et spirituel. Certains réagissent publiquement, d'autres par une brève notation au détour d'une page, dans un roman ou un essai. Mais c'est d'abord par l'écriture qu'ils défendent notre langue. Quel que soit leur parti stylistique, qu'ils s'inscrivent dans un courant littéraire ou qu'ils explorent des voies nouvelles, ils font par leurs mots entendre un écho de ceux qui les ont précédés, ce qu'exprime ainsi Bernard Noël – qu'on ne saurait soupçonner d'être « réactionnaire » :

Notre langue est si menacée, si fragile, que je ressens une obligation d'écrire le mieux possible, pour garder à notre langue quelque chose de ce qu'elle est depuis le XVII^e, XVIII^e, XIX^e, etc. Je ne crois pas qu'on puisse écrire en dehors de la tradition de la langue dans laquelle on travaille. Cette langue est constituée par tout ce qui s'est écrit en elle depuis le Moyen Âge^[7].

Certains journaux, du *Figaro* à *L'Humanité* (la chronique de Patricia Latour et Francis Combes), publient régulièrement des articles pour défendre

[6] Baptiste-Marey, *Des belles utopies aux dures réalités* (Obsidiane, 2017, p.72).

[7] Bernard Noël, *du jour au lendemain* (L'Amourier, 2017, p. 267).

notre langue. Des associations luttent contre la globishisation. Elles décernent chaque année un « Prix de la carpette anglaise ^[8] » à un notable « qui s'est particulièrement distingué par son entêtement à promouvoir la domination de l'anglo-américain en France au détriment de la langue française » ^[9]. Ont ainsi été carpettisés Guillaume Pepy, le président de la SNCF, pour les *S'Miles* et les *TGV Family* (coupable, depuis, de l'in vraisemblable *Ouigo*...

[...] angolais est une fabrication locale (gallo-romaine, gallo-ricaine désormais) de mots anglais pour singer le maître. Ainsi la SNCF, qui a une vieille tradition de collaboration, à peine a-t-elle abandonné le transport sinistre que l'on sait, qu'après les *S'Miles* (qui sont parfaitement et hautement ridicules) elle se voue désormais au *Ouigo*. Le *Ouigo* fait vraiment rigoler, ouigoler: c'est de l'angolais ^[10] !

... puis Geneviève Fioraso, ministre de l'Enseignement supérieur, pour la légalisation de l'enseignement en anglais; Pierre Moscovici, de la Commission européenne, pour une lettre en anglais adressée à... Michel Sapin!; Alexandre de Juniac, PDG d'Air France-KLM, pour le slogan « Air France, France is in the air », qui remplace l'élégant « Faire du ciel le plus bel endroit de la terre ». Le pilori n'amende pas les coupables, mais il nous console un peu de leurs méfaits.

Que faire?

Seul, que peut-on faire? Rien, sinon des actes modestes relevant de ce qu'on nommait, en d'autres temps, la *résistance passive*. D'abord, refuser de se laisser asservir en bannissant les anglicismes de son vocabulaire: en disant *texto*, *courriel*, *entretien*, *en concert*, etc., et en ne comprenant pas ceux qu'on nous adresse – version moderne du *Silence de la mer*. On peut aussi refuser de collaborer en boycottant les marques promues en anglais, les produits tatoués dans cette langue, en n'entrant que par absolue nécessité dans les négoce qui s'en barbouillent.

Qu'on me le pardonne, il m'arrive parfois, dans un mouvement de révolte instinctif, de rêver que des jeunes gens animés par l'amour de la langue et la haine de l'argent se constituent en brigades pour conspuer, bombe à peinture en main, les affiches et les vitrines qui nous aguichent en anglais: une sorte de Front de Libération – ou, mieux, des brigades féminines sur le modèle des

[8] Prix décerné par: Association pour la sauvegarde et l'expansion de la langue française (Asselaf), Avenir de la langue française (ALF), Cercle des écrivains cheminots (CLEC), Collectif unitaire républicain pour la résistance, l'initiative et l'émancipation linguistique (COURRIEL), Défense de la langue française (DLF), Le Droit de comprendre (DDC). Le jury est présidé par l'écrivain et critique Philippe de Saint Robert.

[9] http://www.langue-francaise.org/ArticlesDossiers/Carpette_2017.php.

[10] Alain Borer, « Entretien » avec la revue *Secousse* (n°18, mars 2016).

Femen: cela plairait aux journalistes, sans qui aujourd'hui rien n'existe...

On peut enfin résister en combattant l'impérialisme à l'œuvre en soi-même: en apprenant d'autres langues que l'anglaise, en s'intéressant à d'autres cultures. Un poète d'origine bretonne, dont la langue maternelle a failli disparaître, le dit à sa manière:

[...] J'ai vécu heureux parmi les alloglottes et les polyglottes, et tout monolinguisme est un impérialisme. Un chien n'apprendra jamais à miauler –moi, si ^[11].

Réagissons avant qu'on ne nous force à miauler en anglais. La partie peut sembler perdue, mais il n'y a pas de fatalité. La langue est un combat.

[11] Paol Keineg, *Des proses qui manquent d'élévation* (Obsidiane, 2018, p.47).